Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen
Herausgeber: Bund Schweizer Architekten
Band: 68 (1981)
Heft: 12: Wohnbau in der Stadt

Rubrik: Résumés = Summaries

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Page 15
Gert Kähler
Vienne – Francfort: le «visage» de l'habitat de masse considéré comme son essence

Après la Première Guerre mondiale, les deux grandes villes de Vienne et Francfort se sont trouvées confrontées à une crise du logement sans précédent. Toutes deux étaient gouvernées par des socio-démocrates qui ont accepté le défi posé par la pénurie des logements et qui ont tenté de trouver de nouvelles solutions à ce problème afin de prouver la supériorité de leur politique sociale. On ne laissa plus le jeu trouble des forces en présence régler la question du logement. L'habitat devint une question relevant de toute la communauté. Vienne se dota d'un programme qui lui permit de construire 64 000 appartements entre 1923 et 1934, et Francfort environ 16 000 entre 1925 et 1930. Le financement de cet effort fut surtout pris en charge par les communes.

Le principe urbanistique de base de ces travaux peut se ramener à l'opposition entre «ville satellite» et «rénovation du centre». A Francfort, Ernst May constate que la misère et l'insalubrité des grandes villes sont dues à «l'engorgement des masses humaines dans des espaces urbains fermés et s'accroissant de manière concentrique». Il juge nécessaire de réintroduire de la verdure dans les villes, d'y recréer des «conditions de vie naturelles». Les nouveaux moyens de transport ont permis de construire des agglomérations où l'on pouvait travailler et dont l'infrastructure était auto-suffisante: les villes satellites.

A Vienne aussi, on déclare dans les milieux officiels que la construction de villes satellites du genre villes-jardins serait la solution rêvée. Mais, ajoute-t-on, Vienne est trop pauvre pour se doter d'une infrastructure comprenant un réseau ferroviaire rapide. Restait la solution de construire des appartements bon marché dans des immeubles de plusieurs étages édifiés en ville.

On a donc choisi comme forme idéale de construction le bloc à Vienne et la rangée de maisons à Francfort. Les planificateurs de Francfort avaient reconnu que la situation catastrophique de la seconde moitié du XIXe siècle avait été provoquée par la surexploitation capitaliste du sol au moyen de blocs. Ils ont donc rejeté l'idée même de bloc. En mettant systématiquement l'accent sur les notions d'hygiène telles que la lumière, l'air et le Soleil, on en arrive à abandonner d'autres notions urbanistiques ou sociales. Si l'on prend la lumière, l'air et le Soleil comme uniques critères de planification, on ne peut logiquement aboutir qu'à une solution d'absolue uniformité: les maisons en rangées . . . maisons, chemins, jardins, maisons, chemins, jardins . . . Les éléments urbanistiques tels que la place, la rue comme espace, le centre, la périphérie, tout cela disparaît.

A Vienne aussi, la municipalité explique la situation du logement au XIXe siècle par le fait que la construction des logements «a été abandonnée aux spéculateurs capitalistes privés». On en déduit comme à Francfort qu'il faut évider les cours. La surface des bâtiments, qui occupait auparavant 85% des parcelles à construire, a été ramenée à 50% et moins. On n'a toutefois pas eu l'audace de passer à la rangée de maisons, on en est resté au bloc. On n'a pas érigé en principe une unique composante du logement social. Plusieurs composantes ont été retenues – comme la construction des blocs autour d'une cour – et adaptées aux nouveaux besoins. Vienne a procédé à cette reformulation du problème en fonction de ses besoins propres de diverses manières: en augmentant la surface des cours, lesquelles deviennent ainsi des cours-jardins, puis en n'ouvrant plus les appartements du côté rue, mais du côté jardin. Quelques passages traversants établissent la liaison cour-rue. Grâce à cela, la cour devient une zone de repos, une place de jeu pour les enfants, un jardin, un lieu d'activités publiques, communautaires. Elle forme une unité close, définit tout un voisinage, on s'y sent en sécurité tant les bâtiments qui l'entourent semblent faire rempart contre l'extérieur. Les modifications typologiques qui distinguent ces constructions des blocs traditionnels montrent que l'on a consciemment choisi ce genre de blocs parce qu'ils favorisaient la vie communautaire.

La différence fondamentale entre les immeubles construits par la commune de Vienne et celle de Francfort se manifeste aussi à l'extérieur des bâtiments. A Francfort, on a opté pour l'esthétique de l'avant-garde des années vingt. Ces maisons ne ressemblent en rien à ce qui a déjà été construit dans cette ville.

Les bâtiments de Vienne n'ont pas cet air différent. Ils s'insèrent dans l'image de la ville sans se poser d'emblée comme des «manifestes de pierre». Malgré certaines réminiscences expressionnistes, on y trouve toutes sortes d'éléments traditionnels: la monumentalité, la symétrie axiale, le rehaussement des zones d'entrée, l'accentuation des angles et les ornements peints ou en relief.

Cette architecture qui utilise des éléments traditionnels pour répondre à une nouvelle demande s'est attiré la désapprobation des critiques d'architecture moderne. On en est arrivé à une situation grotesque: les critiques bourgeois-conservateurs ont souligné l'aspect de forteresse de ces immeubles et l'ont imputé à l'agressivité du socialisme, alors que les critiques socialistes leur ont reproché leurs tendances petites-bourgeoises. Mais, sans vouloir entrer dans les interprétations, il faut constater que le détournement des formes existantes par les nouvelles forces sociales est un phénomène récurrent. Il n'y a donc pas lieu de critiquer à cet égard l'adaptation viennoise des formes baroques.

Le modèle de Francfort est un échec, et c'est parce qu'on a voulu imposer aux gens un type de bonheur qui leur était étranger. A Vienne, en revanche, les nouveaux logements communaux ont offert certaines possibilités sans pourtant les imposer. L'immeuble et sa cour favorisent les activités communautaires, mais les habitants peuvent toujours se retirer dans leur domaine privé.

La voie directe adoptée à Francfort – qui, du point de vue architectural, est révolutionnaire – a débouché sur un échec. La voie plus difficile, plus évolutive, adoptée à Vienne, qui use du compromis comme d'un moyen, qui semble moins au premier abord vouée au succès, qui court le risque de perdre son objectif – le changement – de vue, de trahir par pragmatisme l'utopie du logement à caractère humain, cette voie n'a pas encore débouché sur un échec.
L'expérience des logements communaux de Vienne est une expérience dont il faut profiter.

Page 25
Ueli Marbach und Arthur Rüegg
Configuration urbaine et types d'habitation

Les conceptions relatives à l'habitation en milieu urbain et à la configuration de la ville sont sujettes à de constantes modifications. La structure urbaine (l'espace public) en tant que reflet de la société a constitué pendant longtemps la base de tout développement.
Sous l'effet de la très forte croissance enregistrée au cours des cent dernières années, ce développement a été interrompu; selon la nouvelle conception, la ville a été interprétée comme le lieu d'interférence de systèmes plus ou moins indépendants qui pouvaient être totalisés pour eux-mêmes. La structure urbaine telle qu'on la concevait auparavant – en particulier la «rue corridor» et par là même le pâté de maisons – est justement devenue la cible des critiques de la part des architectes et urbanistes modernes.

Le pâté de maisons conçu au XIXe siècle constitue, à côté des constructions de type moyenâgeux, la part principale de nos édifices dans les centres urbains. Les immeubles locatifs courants en Suisse sont disposés tout simplement le long des rues (contrairement aux exemples berlinois), le plan est standardisé et ils sont orientés du côté de la rue (façade représentative, pièces de séjour et balcons). La rue était autrefois le lieu de la représentation et de la vie; la cour, au contraire, occupée par les installations industrielles, ne devenait qu'un lieu de résidus.

Mais, en dégageant et en réactivant les cours, on a pu alors créer, de la manière la plus simple, des surfaces de caractère semi-public. Ce qui est maintenant déterminant, c'est de parachever ces mesures en aménageant les logements eux-mêmes de façon adéquate.

Si l'on ajoute les balcons et les installations sanitaires qui manquaient du côté de la cour, on donne à la maison une nouvelle orientation: le côté anciennement voué aux résidus, à savoir la façade nue qui donne sur la cour, devient maintenant le côté le plus habité. En même temps, à l'intérieur de la maison, un nouveau centre apparaît dans l'appartement où pourrait prendre place une cuisine spacieuse qui servirait à la fois de lieu de séjour. Ainsi, un zonage nouveau se fait jour, formé d'espaces semi-publics et privés.

L'avantage le plus évident dans la construction *de nouveaux pâtés de maisons* réside sans doute dans la création d'une cour intérieure, située à l'écart de la circulation et absolument tranquille. Cela présuppose d'une part la construction de logements qui tirent profit de cet avantage, qui soient donc orientés d'un seul côté. Mais par ailleurs, ces nouvelles données entraînent avec elles le danger que du côté rue, la façade «qui appartient à la ville», tombe à son tour en désuétude.

Page 36
Diener & Diener
Construction de logements subventionnés

En essayant de définir ce que nous entendons par le phénomène «ville», nous pourrions dire dans un premier moment qu'elle est en quelque sorte la reproduction physique et matérielle de la société dans laquelle nous vivons. Si nous acceptons cette analogie, certaines questions que nous nous posons sur notre société réapparaissent dans une discussion relative à la ville et à son architecture. Aussi, la question primordiale du rôle joué par l'individu dans le groupe social ou, plus généralement,

l'analyse de la polarité fondamentale entre les notions d'individualité et de collectivité peut-elle permettre de clarifier notre expérience de l'environnement urbain. La dialectique contenue dans le problème ainsi formulé apparaît effectivement comme une caractéristique essentielle des attributs spécifiquement urbains: les notions de polarité et corrélation entre les domaines public et privé caractérisent la vie urbaine.

L'équivalent de cette dialectique dans le domaine de l'urbanisme se retrouve à différents niveaux: dans la relation entre le centre urbain et les quartiers d'habitation, entre la rue et la cour, l'espace intérieur de la maison et l'espace extérieur. Précisons que nous n'entendons pas les notions de «public» et de «privé» selon la terminologie utilisée en sociologie urbaniste mais comme des attributs formels de l'espace urbain, ne présupposant aucun ordre de fonctions déterminées. Notre intérêt se porte en particulier sur la confrontation de ces contraires, la coexistence d'espaces de caractère différent, là où ils se rencontrent et interfèrent: par exemple, l'expérience que nous faisons dans chaque ville de l'Italie du Nord en quittant la rue pour pénétrer dans une cour, deux types d'espaces fondamentalement différents et pourtant tous deux parties constitutives d'un même système d'aménagement des espaces, de la même ville. La relation immédiate entre des espaces de nature si différente, de la cour en tant qu'élément particulier au général, relation subordonnée à un principe plus général, est un phénomène urbain élémentaire. Les deux types d'espaces sont contigus, se conditionnent même mutuellement d'une certaine façon et pourtant leur autonomie respective reste intacte: le bruit de la rue ne perturbe pas la tranquillité de la cour, la cour n'entrave pas la fluidité du trafic dans la rue. L'un et l'autre éléments sont au même titre deux parties constitutives d'une même structure urbaine.

Une corrélation semblable entre le particulier et l'universel se présente également dans la relation d'une maison isolée avec l'ensemble du quartier environnant. Toute intervention dans l'architecture urbaine est interprétable comme une volonté de formulation architectonique autonome et tout à fait consciente d'une part et d'autre part comme une démarche individuelle s'inscrivant dans le développement de l'aménagement urbain et assurant la continuité de ce développement. Le sens de l'histoire et la conscience de l'identité d'un quartier permettent de définir les limites dans l'organisation en structures établies. Ainsi, considérées de ce point de vue, deux positions apparaissent pour le moins unilatérales: c'est d'une part l'individualisme aveugle des «post-modernes» qui, dans leur tendance subjective avant tout et par là même anhistorique, recherchent les motifs formels; d'autre part, le collectivisme des courants «contextualisants», qui refusent de considérer l'architecture comme une discipline autonome. Seule l'interférence complexe du particulier et du général est capable d'engendrer la tension que nous associons au concept «urbain». Cette position ouvre la voie à une architecture qui tient compte à la fois de l'individualité et de l'anonymat.

Page 48
Frank Gloor
Les voyages de Bräker
Les expériences du «Pauvre Homme» avec l'architecture

Après avoir passé son enfance au Schnebelhorn, Ulrich Bräker, «le Pauvre Homme du Toggenbourg», a été vendu en 1756, à l'âge de 20 ans, par un parent pour une somme de 3 ducats à l'armée prussienne. Après une première étape à Strasbourg, la dislocation s'effectua en Alsace, puis au bout de 24 jours en passant successivement par Ulm, Bayreuth, Halle, se termina à Berlin, qui était jadis la capitale mondiale. C'est là qu'il connut pendant 3½ mois la politique réaliste de Frédéric le Grand. «Les grands gaillards» de la garde du corps, l'épreuve des verges et la guerre étaient à l'ordre du jour.

Pour remplir la condition de mariage dictée par sa fiancée, Bräker bâtit sa maison en moins de 3 mois avec l'aide de huit compagnons – une maison typique du Toggenbourg – comme s'il n'avait rien vu d'autre au cours de ses voyages. Bien qu'il ait appris à connaître plus d'un Etat dans le monde, il rentre dans son pays et bâtit sa maison sans réfléchir davantage.

Parallélisme dans la période néo-classique

Une situation de nécessité, un siècle plus tard, ne l'aurait guère incité à agir différemment malgré de plus grandes possibilités et les débuts de l'industrialisation: les maisons en SA dans le quartier Zurich-Aussersihl, «Spanisch-Brötlibahn», la Cité ouvrière à Mulhouse et les HLM un peu partout – les «boîtes» à architecture de façades préfabriquées le long des rues de Berlin, marques visibles de l'austérité humaniste de Frédéric le Grand.

Cette fois à nouveau Bräker construirait sa maison selon la «tradition établie» – mais à peine encore en 3 mois et avec l'aide de huit compagnons.

Une «trilogie» au 20e siècle

Si l'on fait un tour d'horizon pendant la période de l'entre-deux-guerres, il ne faut pas s'attendre à de nouvelles manières d'aborder les problèmes, au-delà des visées d'ordre purement technologique.

Les tentatives entreprises par A. Klein, J. Frank et A. Loos restent des essais. L'évolution des événements politiques et économiques fait obstacle à leur propagation. Bräker quant à lui, de retour aujourd'hui dans son pays, construirait dans la mesure du possible une maison selon le style traditionnel – non plus certes avec l'aide de huit hommes et en 3 mois mais en ayant recours à un architecte et de nombreux ouvriers répartis selon 25 spécialisations.

Page 52
Jan Verhoeven
Centre gouvernemental de formation pour sapeurs-pompiers à Schaarsbergen, Hollande

L'ensemble architectural en question a été construit le long de la route Arnhem-Schaarsbergen et il est entouré d'un bois. Le volume total du bâtiment s'élève à 21 000 m³. L'une des conditions préalables était que la hauteur totale ne dépasse pas 10 m, mesurée à partir du niveau de la route. Une exception a été concédée pour la tour à tuyaux dont la hauteur est de 25 m.

Fonctions

Dans ce bâtiment, plusieurs fonctions ont été réunies:

- une école gouvernementale d'entraînement pour chefs pompiers;
- des chambres occupées par les étudiants pendant leur formation (dont la durée est de 1½ année, y compris les 6 mois de pratique). Les participants ont déjà accompli leur formation de base. La plupart d'entre eux possèdent le titre d'ingénieur. C'est seulement après avoir terminé leur entraînement que ces étudiants, dont l'âge varie entre 24 et 35 ans, vont commencer véritablement leur activité dans le domaine de la lutte contre les incendies;
- un vaste hall d'entraînement et une salle modèle, un équipement destiné à la recherche en physique et en chimie, une salle de théorie, un réfectoire et des locaux de divertissements;
- une station d'incendie, y compris les surfaces réservées au parcage et à l'entretien des véhicules.

Elément architectonique

La sorte de brique utilisée ici apparaît dans un si grand format que l'on peut facilement la considérer comme un élément architectonique indépendant. Elle est visible pour elle-même, mais elle prend aussi de la valeur en tant que partie constitutive d'un ensemble plus large. Cela illustre à nouveau de manière subtile les idées de Verhoeven relatives aux bâtiments, à la vie et au travail ou, en d'autres termes, à la vie commune.

«L'individu doit pouvoir trouver la sécurité», affirme Verhoeven, «il doit être libre et en même temps avoir facilement accès auprès des autres pour pouvoir se joindre à eux dans le cadre de la communauté. Ces passages de l'individu à la famille, de la famille au voisinage, du voisinage à la ville, du groupe à la communauté, doivent pouvoir s'effectuer étape par étape.»

L'ensemble architectural

C'est justement cette ambiance, incluant d'une part pour l'individu la possibilité de faire sa propre expérience et d'autre part celle de reconnaître la prédominance de la collectivité, qui distingue ce bâtiment de tant d'autres dans le domaine des services publics.

Le plan englobe tout un ensemble de bâtiments que l'on est tenté de considérer comme autant de maillons réunissant en eux toutes les fonctions. Et par ailleurs, ils sont tous associés les uns aux autres logiquement: l'école, le garage et les surfaces d'habitation sont indissolublement reliés. Du point de vue fonctionnel, l'un des arguments en faveur de l'aménagement des différentes bâtisses à une si grande proximité du garage présupposait que quiconque, où qu'il se trouve dans l'un ou l'autre des bâtiments, puisse atteindre n'importe quand les véhicules en moins d'une minute. Verhoeven préconisait cette condition d'autant plus qu'il rejette fortement toute conception architecturale qui tend à séparer les uns des autres les domaines de l'habitation, du travail et des loisirs. Il incline au contraire à entremêler ces différents domaines. «Si l'on réussit à atteindre cet objectif, le bâtiment se met alors à vivre. Ce n'est certes pas une tâche facile, mais l'on peut s'en acquitter à condition de travailler dans le cadre des dimensions données d'un projet.»

Page 15
Gert Kähler
Vienna – Frankfurt: the "visage" of mass housing regarded as its essential character

Two large cities, Vienna and Frankfurt, found themselves compelled after the First World War to grapple with their enormous housing problems. Both had Social Democratic governments, which accepted the housing problem as a challenge, and attempted to solve the problem in a way that would demonstrate their own political superiority. The creation of housing was no longer left to a dubious "play of forces", but tackled as a task confronting society as a whole. Vienna succeeded with its housing programme between 1923 and 1934 in constructing 64,000 housing units, Frankfurt between 1925 and 1930 in creating around 16,000 units. The financing was borne fundamentally by the municipalities.

The urbanistic basic concept can be reduced to the contrast between "satellite town" and "inner city renewal". In Frankfurt, Ernst May concludes that the misery of the big city consists in the "crowding of masses of people in concentrated concentric zones which have grown around the centre". What is necessary is the creation of green belts in the cities, the re-establishment of "natural living conditions". New means of transportation made it possible to set up housing colonies outside the city centres, new districts containing places of work and, to a limited extent, independent infrastructures: satellites.

Vienna too bases its urbanistic decisions on the notion that satellite towns with the character of garden cities would be ideal, but the creation of an infrastructure, including a rapid transit system, is too costly for "impoverished Vienna". The alternative was the creation of moderately priced housing in multistorey blocks in the inner city.

The typical ideal form of housing was in Vienna the block, in Frankfurt the row. The correct realization that the capitalist exploitation of real estate in the form of traditional tenements led to the catastrophic conditions of the second half of the 19th century induces the planners in Frankfurt to reject the block in toto. A single-minded emphasis on the hygienic components – light, air, sun – dispenses with other urbanistic and social components. If light, air, sun become the sole criteria, the logical consequence can only be strictly equal treatment of all, and this can be attained only by way of row-house construction – house, path, garden, house, path, garden... Urbanistic elements, such as "square" and "avenues", or "centre" or "outskirts" are dispensed with.

The Vienna Government too sees as the cause of the housing conditions of the 19th century the "abandonment of housing construction to private capitalist speculation", and, as in Frankfurt, the logical consequence is the opening up of courtyards; the legal built over area of a property is reduced from 85% to 50% and less. The further development from block to cell, however, was not taken up. There was not one single component of low-cost housing that was elevated into a principle, but already existing elements, such as the construction of courtyards, were taken up and adapted to the new requirements. The reformulation in the interest of new requirements is carried out in Vienna by the application of various means: for one thing, the enlargement of clear courtyard areas; there is created the internal garden plot; for another, the transfer of entrances from the street side into the courtyard. A limited number of gateways provide access to the street. In this way, the interior courtyard, being a sheltered zone, a playground for the children, a garden, becomes a communal area. It becomes a self-contained entity, a clearly defined neighbourhood, symbolizing shelter from the outside world and security within. The typological modifications of the traditional housing block show clearly that a deliberate decision in favour of block construction was taken on account of its capacity to promote communal living.

The underlying differences between public housing in Frankfurt and in Vienna also emerge if we compare the external appearance of the two types of building. Frankfurt adheres to the aesthetic principles of the Avant-Garde of the Twenties; the houses look radically different from what previously existed in Frankfurt in the way of comparable architecture.

The housing in Vienna does not possess this quality of total otherness. They fit into the already existing urban building substance, and are not recognizable at first glance as "constructed demonstrations". Despite hints of expressionism, traditional elements cannot be denied: monumentality, axial alignment, elevation of entrances, accentuation of corners and decorative façades.

This architecture, which makes use of traditional elements in the service of a new task, elicited the negative criticism of the champions of the Modern Style. The situation is grotesque in that the middle-class conservative critics saw these blocks as fortresses of an aggressive socialism, whereas socialist critics regarded them as promoting a petty bourgeois attitude. Above and beyond all interpretations, nevertheless, it is clear that the reinterpretation of existing forms is emerging steadily as a sign of a new power in society. This cannot, then, be used as an argument against the Viennese adoption of baroque stylistic elements.

The Frankfurt model, therefore, must be regarded as having failed, because it wanted to impose on its inhabitants a happiness which they could not recognize as theirs. On the other hand, public housing in Vienna offered possibilities which people were not obliged to accept: the courtyard could lead to communal activity, but a retreat into privacy was not thereby ruled out.

The directly revolutionary approach in Frankfurt, revolutionary from the architectural standpoint, failed. The difficult, evolutionary approach in Vienna, which employs compromise as a means, which at first glance increases the risk of failure, which contains the danger of losing sight of the end, which is social change, of betraying the utopia of housing worthy of human beings to the merely attainable, the pragmatic: this approach has not yet failed in Vienna.
Housing in Vienna is there for us to draw on, to be inspired by.

Page 25
Ueli Marbach and Arthur Rüegg
Town patterns and living patterns

The concepts we have of how to live in a town and of that town's shape are subject to continuing changes. For a very long time, the basis of development was the shape of a town as a public area as it mirrored the society that constructed it.

The enormous growth of the last 100 years has "however" interrupted this development; based on a new point of view, the town was now seen as a number of superimposed layers of more or less independent systems, which could be maximized individually. The traditional town pattern – particularly the "rue corridor" and the urban residential block – was practically declared enemy number one of modern architects and planers.

The existing residential block of the 19th century – along with mediaeval building patterns – probably is the most important element of our town centres. The block buildings common in Switzerland are – unlike the Berlin examples – simple linear buildings with standardized groundplans, facing the street with their representative façades, living-rooms and balconies. This façade was once the officially accepted space of representation and living areas; the courtyard, occupied by industrial manufacturing facilities, was an accidentally created by-product.

Clearing out and activating these courtyards provides us without too much trouble with an additional space of semi-public characteristics, to compensate for the lost one. The complementary realization of similar measures taken when reconstructing the flats themselves is "however" crucial.

The house is subject to a kind of reorientation, due to the addition of sanitary installations and the formerly missing balconies: the formerly neglected "wrong" side, the bare courtyard façade, now becomes the actual dwelling area. At the same time space for a new centre of the flat is created on the inside, which can serve as a big dwelling kitchen. Thus a zoning into semi-public and private areas is realized, which includes both details and the overall aspect.

The most striking advantage of this new kind of block building pattern is the creation of an absolutely quiet inner courtyard, protected from the traffic. This demands the designing of flats able to profit from the situation, that is, flats oriented towards one side only, though it creates the problem of converting the street side façade, that part of the house "belonging to the town", into the rubbish side, the wrong side in turn.

Page 36
Diener & Diener
Subsidized housing

In attempting a definition of what we imagine by a "city", we could begin by saying that it is, more or less, the physical symbol of the society in which we live. In so far as we accept this analogy, certain questions we ask ourselves about this society can be transferred to a discussion of the city and its architecture. Thus the central question as to the role of the individual within society, or, more generally, the investigation of the fundamental polarity of the concepts of individuality and collectivity, can contribute to a clarification of our experience of urban entities. As a matter of fact, the dialectic contained in this question turns out to be an essential feature of specifically urban qualities: polarity and reciprocal relationships between public and private spheres are characteristic of urban life.

The spatial equivalent of this dialectic can be found in the city on different planes: in the relationship between the city centre and the residential districts, between streets and courtyards, between indoors and out-

doors. In this connection, we do not understand "public" and "private" as sociological terms, but expressly as attributes of urban space, which, in the first instance, call for no allocation of specific functions. In particular, we are interested in the confrontation of these opposites, the almost simultaneous experience of different kinds of spaces, where they abut on each other or overlap; an example is the experience we have in every Northern Italian city, when we leave the street and enter a courtyard, two basically dissimilar spaces and yet both parts of the same spatial system of the same city. The immediacy of the relationship between such different spaces, the particularity of the courtyard over against the public realm, subordinated to a more general principle, is an elementary urbanistic phenomenon. The two realms are closely adjacent, reciprocally determine each other in a certain way, and yet the autonomy of each remains intact: the street does not disturb the peace of the courtyard, and the courtyard does not disrupt the continuity of the street elevations of the houses. Both are equally constituent parts of the urban structure.

A similar reciprocal relationship appears also in the position occupied by a single house within a neighbourhood. Every intervention in the urban architectural substance is to be understood as a deliberate architectural formulation and also as *an individual step in an urbanistic development, which is determined by higher principles,* and thus preserves the continuity of this development. Historical understanding and the consciousness of the identity of a neighbourhood determine the limits of integration in already existing structures. Both the cult-like individualism of the "post-Modern" with its pronounced subjective and therefore ahistorical quest for formal motives and the collectivism of "contextualist" tendencies, which, in the last analysis, deny architecture as an independent discipline, are attitudes which, seen from this standpoint, are at least onesided. Only the complex overlapping of the specific and the general produces the tension that we associate with the concept of the urban. This approach leads to an architecture which simultaneously expresses individuality and anonymity.

Page 48
Frank Gloor
Bräker's Travels
The Poor Man's experiences with types of architecture, 1756

Ulrich Bräker, "The Poor Man in the Toggenburg", grew up on the Schnebelhorn and at the age of 20 in 1756 is sold by his relatives into the Prussian army for 3 ducats. After his first stop in Schaffhausen, he is moved to Alsace – and then shortly afterwards – on a journey lasting 24 days via Ulm, Bayreuth and Halle to Berlin, the great metropolis of those days. Here for 3½ months he directly experiences the realistic policies of Frederick the Great. The "Tall Guards", running the gauntlet and war were the order of the day.

In accordance with a condition laid down by his fiancée, Bräker, with 8 journeymen, builds a house in less than 3 months – a Toggenburg house – as if, although he had travelled widely, he had never seen anything different. Whereas for six months he could look around the great world – he comes home and builds his house as if he had seen nothing.

Parallel action in classicism

He would not have been able to do otherwise even a century later, despite greater complexity and the beginnings of industrialism. Tenements in Zurich-Aussersihl, «Spanisch Brötlibahn», Cité ouvrière in Mulhouse and blocks of flats everywhere – «containers» with prefabricated architectural façades along the streets of Berlin, the visible effect of the humanistic dullness of Frederick the Great.

This time again Bräker would build his house in the "traditional style" – but hardly in 3 months with 8 journeymen!

Trilogy of re-encounter in the 20th century

New questions, beyond purely technological aims, are not to be expected from a journey between the two World Wars.

The experiments of A. Klein, J. Frank and A. Loos remain mere starting-points. They are blocked by political and economic developments. If Bräker returned today, he would build a "Toggenburg» house as well as he could – not, to be sure, with 8 men in 3 months, but with an architect and many craftsmen, divided up into 25 different trades.

In the last twenty years numerous studies have been made on living conditions and housing. How can we build faster, more efficiently and more economically? How can we ascertain with greater precision the requirements of residents? How can we plan interiors in such a way that residents enjoy maximum freedom in the choice of installations and furnishings? The findings assembled in this way have made it possible, from case to case, to achieve progress in the field of housing. However, there remain many factors of uncertainty, especially with regard to the *distinctive quality* of the flat, the affective connotations that it has for its occupants, and the question as to what extent it can provide a refuge for its occupants, a counterbalance to the conditions of working life. An attempt to answer these questions has been made in Habitation Captive.

Page 52
Jan Verhoeven
Firefighters Academy in Schaarsbergen

The complex has been built on the Arnhem-Schaarsbergen highway and is surrounded by woods. The total volume of the building is 21 000 m³. One of the prerequisites was that the total height, measured from the road surface was not to exceed 10 meters. An exception was granted for the hose tower of 25 meters.

Functions

In this building several functions were brought together.

- Government training school for firefighter officers
- Dwellings where students reside during their training (1½ years of which ½ year practice period). Participants have already completed their basic training. Most of them have an engineering degree. Upon completion of their training, these students – ages ranging from 24–35 – actually start work in the firefighting world.
- A large practice hall and a model room, facilities for physics and chemistry research, classroom instruction, dining room and recreational areas.
- Fire station with parking and maintenance areas for vehicles.

Architectural element

The brick used is so large that one may easily regard it as a separate architectural element. It is individually visible but is equally handsome as part of a larger entity. This again illustrates, in a very subtle way, Verhoeven's ideas about building, living and working; in other words, community living.

"An individual must be able to seek shelter" according to Verhoeven, "he must be free and at the same time must be able easily to mingle with others in a community. Such transitions from individual to family, from family to neighbourhood, from neighbourhood to city, from group to community must be able to occur step by step."

Complex of buildings

It is this ambiance of, on the one hand, the possibility to experience one's own individuality and, on the other, the dominance of a collectivity, that distinguishes this building from many others in the utility field.

The plan encompasses a complex of buildings, links one may say in which all functions mix. Yet they are rationally connected. School, garage and living area are integrally interwoven. A functional argument for positioning the houses so close to the garage was the prerequisite that everyone in the entire complex, no matter where he is must be able to reach the vehicles in less than one minute. Verhoeven welcomed this condition as he strongly opposes the architectural views that separate living, working and recreation. By contrast he prefers to mix these functions. Verhoeven: "If you succeed in doing so, a building comes to life. It is not an easy task, but it can be done provided you work within the dimensions of a project."